

Livres

Number 762, January–February 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68274ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2013). Review of [Livres]. *Relations*, (762), 40–42.



LE NÉOCOLONIALISME CANADIEN

Patrick Mbeko

LE CANADA DANS LES GUERRES EN AFRIQUE CENTRALE. GÉNOCIDES ET PILLAGES DES RESSOURCES MINIÈRES DU CONGO PAR LE RWANDA INTERPOSÉ

Montréal, Le Nègre Éditeur, 2012, 688 p.

Ce livre du chercheur congolais Patrick Mbeko explore deux pistes de l'histoire contemporaine du Congo (ex-Zaïre). La première dévoile l'implication d'agents canadiens dans les assassinats du premier ministre congolais Patrice Lumumba, en 1961, et des présidents Habyarimana du Rwanda et Ntaryamira du Burundi, le 6 avril 1994. La seconde piste démontre que la thèse du conflit interethnique comme base du génocide rwandais sert à masquer le rôle du nouveau régime rwandais dans la guerre économique qui ravage l'est du Congo depuis 1996. Les deux pistes mènent au cœur d'une nébuleuse d'intérêts politico-financiers et militaro-industriels, dont l'élément structurant est le pillage des ressources du Congo par des multinationales minières ayant majoritairement leur siège social au Canada.

Le génocide rwandais fera toujours débat. Pour Mbeko, l'Ouganda de Museveni a servi de base à la reconquête du Rwanda par les exilés tutsis qui ont ensuite assimilé les Hutus à des génocidaires pour justifier leur droit à les poursuivre jusqu'au Zaïre, entraînant notamment la chute de Mobutu. Représentant avec Museveni la « nouvelle génération de dirigeants africains », le président rwandais Paul Kagamé bénéficie, depuis, de l'aide intéressée des Américains, des Canadiens et des Israéliens qui cherchent à construire un nouvel ordre mondial passant par le contrôle exclusif des multinationales sur les ressources stratégiques d'un Congo désorganisé.

Ce contrôle exige d'enlever aux Congolais tout droit de regard sur leur

histoire, toute souveraineté sur leur territoire et tout droit de vivre paisiblement sur des terres dont ils pourraient jouir de la richesse. Ainsi, la mémoire des huit cent mille à un million de personnes victimes du génocide rwandais de 1994 est constamment rappelée à l'opinion internationale pour mieux ignorer les quelque six millions de Congolais victimes, depuis 1996, des milices privées, paramilitaires ou gouvernementales venues du Rwanda ou de l'Ouganda, ou formées directement dans l'est du Congo.

Dans la lignée de l'ouvrage d'Alain Deneault, Delphine Abadie et William Sacher, *Noir Canada*, Mbeko souligne le droit à la réputation revendiqué par les minières canadiennes pour empêcher d'étudier sereinement les abus qu'elles commettent dans le monde entier. Par ailleurs, l'absence du Canada dans le passé colonial de l'Afrique, qui nourrit pour l'auteur l'infatuation des citoyens canadiens, sert en réalité de couverture à l'impérialisme nord-américain. Le consommateur canadien constitue le dernier maillon de la chaîne du pillage des ressources du Congo, l'un des premiers étant le régime de Kagamé, soutenu par d'éminentes personnalités. Mbeko montre bien comment, sous la force des intérêts particuliers, le resserrement des maillons broie l'indépendance de la justice internationale.

Ce livre comporte toutefois certaines lacunes, parmi lesquelles le manque de problématisation des solutions pour sortir le Congo de l'impasse. Des cartes et un index aideraient à mieux se repérer. La bibliographie, majoritairement francophone, est discutabile. Certaines sources (Braeckman, Lugan, Smith) forgent davantage l'opinion que l'esprit critique. Mbeko a produit 19 documents d'enquête en annexe, mais les circonstances précises de leur réalisation auraient été intéressantes à lire.

Le Congo est certainement l'un des dix pays où se joue l'avenir du monde. Aussi, les lecteurs trouveront dans ce livre des analyses essentielles pour comprendre ce qui s'y passe, l'histoire

politique et sociale congolaise, la politique africaine du Canada et de l'ONU, l'impérialisme occidental sous-traité à des agents africains et, enfin, l'histoire d'un véritable scandale sur lequel il est impossible de continuer à fermer les yeux.

AMZAT BOUKARI-YABARA

LE POINT SUR VADEBONCOEUR

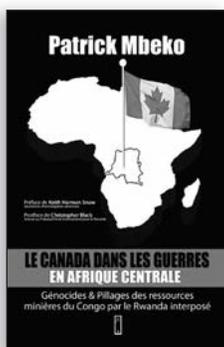
Jonathan Livernois

UN MODERNE À REBOURS. BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE ET ARTISTIQUE DE PIERRE VADEBONCOEUR

Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, 368 p.

Depuis les années 1950 et jusqu'à son récent décès, Pierre Vadeboncoeur a écrit plusieurs essais qui ont accompagné la transformation du Québec contemporain. Intellectuel engagé? Oui, mais pas en symbiose avec le milieu militant pour autant. Le syndicaliste dont la pensée suit l'évolution du mouvement souverainiste a gardé en tout temps sa plus entière liberté de parole. Or, plane une ombre au-dessus de ses écrits depuis *Les Deux royaumes* (1978) : le prophète de la modernité de la *Ligne du risque* (1963) se serait-il retiré en terres pré-modernes, nostalgiques, artistiques, apolitiques? Serait-il devenu réfractaire à toute prise de position, ou pire, traditionaliste et anti-moderne?

C'est à cette interprétation que s'attaque Jonathan Livernois dans *Un moderne à rebours*. Sa thèse tient en deux points. Tout d'abord, Vadeboncoeur n'a pas déserté le politique et l'actualité après les années 1970, s'y permettant régulièrement des incursions; mais surtout, le passé, la tradition, ont *toujours* été au cœur de ses réflexions. De sorte qu'il faudrait plutôt lire toute son œuvre comme un dialogue entre passé, présent et avenir. Le défi de Livernois est proportionnel à la





taille et à la densité de l'œuvre étudiée. On ne s'étonnera donc pas que le propos de cet ouvrage puisse également être dense à l'occasion, ni qu'il suppose une connaissance préalable de la vie intellectuelle québécoise des dernières décennies.

Le lecteur s'intéressant à l'histoire autant qu'à l'engagement social y trouvera matière à réflexion, Vadeboncoeur ayant lui-même longuement réfléchi au rôle que peut avoir la mémoire dans une société qui est en voie de se (re)construire. Dans *Cité libre*, Vadeboncoeur conspue l'irréalisme d'une pensée moyenâgeuse s'incarnant dans le régime duplessiste. Vingt-cinq ans plus tard, il considère que la Renaissance a empêché le Moyen Âge de se déployer pleinement. Pas de passéisme, cependant: chez l'un des plus ardents défenseurs de cette modernité parmi les intellectuels de sa génération – avec Léon Dion, Fernand Dumont ou Jacques Grand'Maison –, il s'agit de donner du temps à une modernité qui, sans cette inscription dans un héritage pluriséculaire, risque de sombrer dans les tréfonds d'une technocratie anonyme et décevante. Ainsi, «[...] l'essayiste, moderne convaincu, n'est pas quitte envers son passé. Il en sera plei-

nement conscient à partir du milieu des années 1970» (p. 313). Il faut redécouvrir les vertus classiques, s'extraire de la modernité pour mieux la travailler.

Conséquemment, Livernois en arrive à considérer cette rupture des années 1970 moins comme un reniement de la part de Vadeboncoeur que comme une redécouverte de ses racines intellectuelles, héritées de sa formation dans les années 1930. En somme, l'auteur nous invite à une relecture non seulement de l'œuvre de Vadeboncoeur, mais aussi de l'histoire intellectuelle de cette deuxième moitié du XX^e siècle, au cours de laquelle une génération entière tenta de définir ce que pourrait être la modernité à la québécoise, pour ensuite tenter de maintenir vivante une tension jugée nécessaire entre passé, présent et avenir. En somme, une modernité réellement assumée se situerait dans cette tension même, dans cette fracture qui doit rester ouverte, maintenant vives l'insatisfaction et l'inquiétude.

L'auteur pose également la question du rapport de Vadeboncoeur à l'art, à la forme de l'essai, à l'enfance, à l'amour; il s'inscrit dans un débat historiographique vif, décochant quelques flèches aux tenants de la thèse personnaliste de la Révolution tranquille. Mais surtout, il apporte des nuances importantes à l'interprétation traditionnelle de l'œuvre de Vadeboncoeur,

et offre au lecteur un modèle vibrant d'engagement syndical, intellectuel et social qui, au fil de ces décennies marquantes, a cherché à s'inscrire dans le temps long de l'histoire.

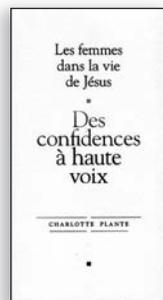
IVAN CAREL

L'ÉVANGILE AU FÉMININ

Charlotte Plante
LES FEMMES DANS LA VIE DE JÉSUS. DES CONFIDENCES À HAUTE VOIX.
 Montréal, (publication à compte d'auteure), 2012, 133 p.

Il se fait encore trop peu de relecture et de réécriture des textes bibliques à partir de la réalité, de la sensibilité et de l'expérience des femmes. Pourtant, c'est ainsi qu'une vie spirituelle apprend à se dire, trouve son sens et se nourrit. Les publications pour en rendre compte sont encore plus rares. Ces paroles de femmes qui surgissent de la méditation des textes de l'Évangile restent habituellement des trésors qui ne se révèlent qu'au sein de petits groupes de partage ou de communautés de base.

Il faut donc se réjouir que Charlotte Plante ait pris la décision de passer de la confidence en cercle restreint à l'expression publique. Son petit livre poursuit de belle façon l'initiative de la Collective L'autre Parole qui, à l'occasion de son 35^e anniversaire, en 2011, a



Nouvelle parution aux Éditions du remue-ménage

Un texte fondateur du féminisme radical, traduit en français pour la première fois 30 ans plus tard, et toujours aussi dérangeant.

Les femmes de droite
 d'Andrea Dworkin

Traduction de Martin Dufresne et Michele Briand

avec une préface de Christine Delphy et une postface de Frédérick Gagnon

www.editions-rm.ca

24,95 \$
 266 p.



publié un recueil de plusieurs réécritures féministes réalisées au fil de son histoire (voir la recension de C. Cadrin-Pelletier, « Chrétiennes féministes », *Relations*, n° 756, avril-mai 2012).

La première partie nous fait redécouvrir l'expérience de foi de 11 femmes du Nouveau Testament. Les récits de la femme adultère, de la Samaritaine, de Marie-Madeleine, de Marthe et d'autres deviennent ici des expériences relatées au *je*. Chaque récit « décrit l'espace relationnel qui s'instaure entre elle [la femme] et Lui [Jésus] et qui s'établit à partir de l'expression de sa souffrance comme femme, une souffrance souvent aggravée dans un contexte socioreligieux de droit masculin » (p. 9). L'édition sobre laisse par ailleurs une belle place au rythme des vers et nous aide à plonger dans la narration.

La deuxième partie donne toute la place à Marie, qui fait le récit intime de sa vie de mère. Un monologue qui retrace en douze parties les événements qui furent significatifs pour la foi de cette femme pendant les 33 ans de la vie de Jésus qu'elle a partagée d'une manière privilégiée. Nous entendons ce récit avec des accents différents, des sensibilités nouvelles, des déchirements enfin révélés. L'auteure sait transmettre un peu de ce mystère qui a saisi Marie à ceux et celles qui aspirent à vivre de cette même foi en Dieu.

Les textes nous montrent bien que la rencontre avec Jésus a été l'occasion pour chacune de ces femmes de se mettre en action. Nous découvrons aussi leur courage et leur ténacité, alors que tout concourt à les broyer, à les exclure et à les soumettre. Chaque prière est bouleversante, révélant la force de la foi de ces femmes, leur soif profonde de liberté et leur quête de justice. Selon les mots de Charlotte Plante, ces femmes « sont porteuses de la Bonne Nouvelle d'un salut bien concret, qu'elles ont, pour la plupart, expérimenté dans leur propre corps [...], la Bonne Nouvelle d'un Dieu qui est la Vie de nos vies » (p. 15).

ÉLISABETH GARANT



ROMPRE

Dominique Boisvert
ROMPRE! LE CRI DES «INDIGNÉS»
 Montréal, Écosociété, collection
 Résilience, 2012, 107 p.

« Le monde n'est ce qu'il est que parce que nous y consentons, de manière plus ou moins volontaire ou consciente. Si nous voulons d'un monde différent, il nous faut d'abord ROMPRE avec celui qui est, et accepter l'insécurité de l'entre-deux. Et pour y parvenir, nous devons impérativement sortir de l'impuissance, décoloniser l'imaginaire, devenir capables de penser les choses autrement. L'histoire montre que rien n'est une fatalité, et que les utopies et les rêves les plus audacieux peuvent être réalisés avec de la vision, du courage, de la patience et de la détermination [...] » (p. 84).

Ces quelques lignes me semblent bien traduire l'essentiel du propos de Dominique Boisvert dans ce livre. Avocat, militant et membre fondateur du Réseau québécois pour la simplicité volontaire, Dominique Boisvert a longtemps œuvré au Centre justice et foi. En 1997, il a dirigé le dossier du n° 664 de la revue *Relations* précisément intitulé *Rompre*. C'est en quelque sorte tout le bagage d'une vie que l'on retrouve ici dans une plaquette d'une centaine de pages à l'écriture tassée et au style concis.

Après un court chapitre d'introduction qui sert d'ancrage à son témoignage, l'auteur campe d'emblée ce qu'il entend par *rompre*: « revendiquer le primat de l'autonomie et de la conscience dans la construction du vivre ensemble » (p. 25). En somme,

prendre conscience, retirer notre consentement et désobéir dans le respect du bien commun.

Rompre, certes, mais avec quoi? Avec l'argent bien sûr, nous dit l'auteur, avec la performance, avec la vitesse, aussi, avec la propriété, avec la guerre et la violence, avec l'acceptation de l'inacceptable. L'auteur y va de grands coups de gueule qui ont quelque chose de léger, de jubilatoire. Dans ce mouvement qui évoque inévitablement l'indignation, quelques sections surprenantes, voire audacieuses: rompre avec la facilité (petit éloge du travail), avec la fuite en avant dans le monde virtuel, avec l'informatique, avec la liberté mal comprise. Il faut ainsi saluer le fait que l'auteur, au risque de passer pour conservateur, ait bien lié les binômes que sont liberté et responsabilité, droits et devoirs.

Dominique Boisvert n'offre pas une recette. Il laisse entendre que la subversion courageuse et constante de la conscience fera basculer notre monde et que le premier travail est d'abord un travail sur soi: décoloniser notre esprit, libérer l'imaginaire. Au chapitre quatre (« Que faire? »), l'auteur rappelle que les voies sont multiples et diverses. Il insiste sur la reconstruction du tissu social. Il invite le lecteur à toujours penser aux sept milliards d'humains, inscrivant ainsi le *rompre* personnel dans l'aventure collective. Par ailleurs, sans dire explicitement sa foi – par respect –, l'auteur parle d'espérance (p. 88) et d'ouverture à plus grand que soi (p. 76-78, 101-102).

Voilà un petit livre magnifique et essentiel. Une œuvre de maturité plus empreinte de tendresse et d'espérance que de colère. Une réflexion susceptible de redonner confiance et espoir à ceux et celles qui, ne voulant ni abdiquer ni courber la tête, cherchent un surcroît d'inspiration pour se mettre en route.

ANDRÉ BEAUCHAMP